

ACTUALITÉ
de passage

ROMAIN DIDIER

Détendu, décontracté, délassé...

Après l'avoir « chorusgraphié » dès le n° 2 (hiver 92/93), nous l'avions (notamment) retrouvé au printemps 99 pour une Rencontre à l'occasion de la sortie de *J'ai noté*, son douzième album personnel. Quatre ans après, Romain Didier revient en force sous les feux de la rampe... qu'il n'a pourtant jamais quittée depuis ses débuts en 1980.

Un nouveau spectacle, créé au Théâtre Antoine-Vitez d'Ivry¹ à l'issue d'une résidence chanson, un nouvel album, *Délassé* [voir Disques], chez Créon Music (son nouveau producteur) qui réédite simultanément l'essentiel de sa discographie et sort également un « Best of »².

Oui, Romain est de retour avec « *des mots de toujours sur des musiques d'aujourd'hui* », et il entend bien faire partager sa belle humeur dans une nouvelle formule scénique, sans rien renier de l'exigence avec laquelle il a choisi de mener sa carrière. En toute lucidité.

CHORUS : Ce nouvel opus, *Délassé*, est le fruit d'une réflexion entamée il y a une dizaine d'années ou presque...

ROMAIN DIDIER : Comme tous les chanteurs, entre *Maux d'amour*³ enregistré en 1994, avec l'Orchestre philharmonique Georges Enesco de Bucarest, et *J'ai noté*⁴ en 1999, je me suis posé toutes les questions possibles sur la chanson, l'arrangement, le son d'un album, sa production... Des questions qui ne taraudaient pas la génération des Trenet, Aznavour, Bécaud, etc. Ils s'en remettaient au beau savoir-faire d'un arrangeur, alors qu'aujourd'hui on s'interroge beaucoup plus... sans pour autant être capable, souvent, de trouver les réponses adéquates.

Fallait-il enregistrer en piano solo, comme Sheller a réussi à le faire parfaitement, en songeant aux formidables concerts piano-voix de Richard Desjardins ? Que pouvait m'apporter au contraire une production confiée à un grand professionnel ? Le travail de



(Ph. F. Vermelet)

Mick Lanaro auprès de Sheller, de Laviilliers, de Liane Foly ou de Nougaro, qu'il avait amené là où personne ne l'attendait, m'a fait penser qu'il était l'homme de la situation...

– Et il a signé la production et la réalisation de *J'ai noté*.

– Il a eu l'idée d'un album du genre « Hot Club de France » ; avec Dédé Ceccarelli à la batterie, Rémi Vignolo à la basse, Sylvain Beuf au sax, Christian Escoudé à la guitare, Florin Niculescu au violon... Les meilleurs ! J'ai

aimé ce côté « jazzy » et lui ai laissé les clés d'un chantier dont, pour la première fois, j'assumais entièrement les chansons, les paroles comme les musiques. Finalement, l'alchimie n'a pas fonctionné et comme on dit aujourd'hui : « ça ne l'a pas fait » ! Cela dit, j'aime toujours ces chansons avec lesquelles j'ai dû me battre à nouveau sur scène ; sans esprit de revanche vis-à-vis du disque, d'ailleurs, sinon vis-à-vis de moi-même... Je n'avais qu'à ne pas embarquer, après tout !

1. Du 28 février au 23 mars, puis en tournée. – 2. Voir *Chorus* 27, p. 30, pour le détail de sa discographie et à la coda de ce numéro pour celui des rééditions. – 3 et 4. Cf. *Chorus* 7, p. 51, et 27, p. 47.

– Difficile après cette sorte de constat d'échec d'attaquer le disque suivant, de se remettre à l'établi pour de nouvelles chansons...

– J'ai toujours éprouvé le même enthousiasme, en fait, à faire une chanson, à avancer dans les idées, dans la forme... même si parfois, c'est vrai, ça peut être difficile : lorsque j'arrive au point de pouvoir me la chanter, je respire... Arrivé là, avec une douzaine de nouvelles chansons une fois couchées sur le papier, je me suis trouvé à nouveau avec le problème du précédent disque, tout en sachant que je devrais le résoudre autrement.

Le monde entre mes bras

– Comment, cette fois, l'as-tu donc abordé ?

– J'ai assez travaillé comme arrangeur pour savoir qu'on n'a besoin que du strict minimum : piano, guitare et voix. Car il est quasiment impossible de se défaire de ce qu'on a sur la bande lorsque la maquette est trop élaborée. On ne se sort pas d'une ligne de basse écrite, d'un violon ici ou là... Ou alors il faut relever ce qui doit l'être et faire le vide pour partir sur autre chose. Je ne suis donc pas passé par la maquette qui bride l'imagination de celui avec qui l'on va travailler.

– Et, en l'occurrence, le guitariste **Thierry Garcia**...

– Oui, une merveille de musicien et d'homme ! Il est venu chez moi s'approprier les chansons brutes. Il les a travaillées à la guitare comme s'il savait exactement où il fallait que j'aie. Il s'est chargé quasiment de toutes les rythmiques, décidant du jeu de la batterie et de la basse, et moi des cordes et de ce qu'il y avait à rajouter. Il ne me restait plus qu'à me laisser aller. Chacun étoffant chaque titre jusqu'au résultat final. Un vrai bonheur.

– Nouvelles chansons et nouvel album... mais aussi nouvelle formule scénique !

– Avec Thierry Garcia à la guitare, David Venitucci à l'accordéon et Eric Lafont à la batterie. Thierry et Eric,



Pendant l'entretien, avec Marc Legras, 01/2003 (Ph. F. Verhat/Chorus)

qui sont également bassistes et choristes, alternant à la basse. Pour les chansons plus axées sur les rythmiques et la guitare, il y aura moins de piano.

– Tu vas quitter ton piano ?

– Emouvoir, provoquer le sourire, voire le rire, faire passer une bonne soirée a toujours été mon seul souci. Le piano, qui est mon outil, m'a permis de me sentir assez fort pour oser monter sur une scène. C'est au piano que je me sens le mieux, le plus vrai, le plus chargé d'énergie pour ce que j'ai à faire passer. Aujourd'hui, mon pari n'est donc pas de m'éloigner de mon tabouret à tout prix mais d'arriver détendu et de trouver la qualité d'émission

et – je l'espère – de réception que j'avais jusque-là au piano... C'est une autre manière d'aborder le public qui devrait susciter une autre écoute ainsi qu'ajouter à la diversité du spectacle.

D'hier à deux mains

– Un nouveau spectacle dont tu as confié la mise en scène à ton confrère Néry, ex-Nonnes Troppo, ex-VRP... Cela paraît étonnant !

– Je suis venu à la chanson par la musique, et j'y reste aujourd'hui par les mots. Je tiens à ce que je dis, car c'est moi que je mets en spectacle ! Mais ce ne sera jamais à n'importe quel prix. Je veux être entendu sans équivoque mais avec l'émotion, la force, l'énergie que je peux mettre dans chaque chanson. Le piano était assez confortable.

– Qu'attends-tu donc de Néry, metteur en scène ?

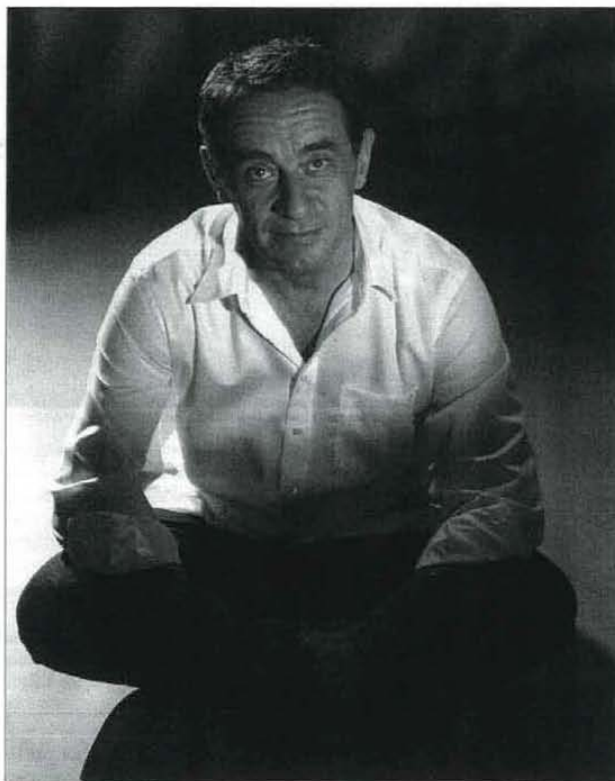
– Le rôle, au fond, qui a été celui de Thierry Garcia sur le plan musical. Où puis-je aller à partir de ce que je sais faire et qui m'a permis de continuer d'exister dans le métier ? Tout passe par notre dialogue... Il ne s'agit ni de théâtraliser les chansons, ni d'« accessoiriser », mais de m'aider à les choisir et à les enchaîner, dans cette heure et demie de partage avec le public, en me sentant bien.

– Tu reprends certaines de tes premières chansons ?



(Ph. F. Verhat)

de passage



(Ph. F. Vermet)

– J'ai la chance d'avoir débuté à une époque où trois chaînes de télé et trois radios en grandes ondes constituaient la quasi-totalité du paysage audiovisuel... Avec quelques chansons, dans les *play lists*, auxquelles le public m'a identifié : « L'aéroport de Fiumicino », « Señor ou señorita », « Julie la Loire »... A un moment, à l'exception d'« Amnésie », j'ai fini par me lasser de reprendre ces titres sur scène. En fait, il n'y a pas de mal à reprendre des chansons qu'on vous demande souvent, parce qu'elles ont marché dans les médias. En vérité, j'ai encore tout à prouver, même si je ne veux pas m'en donner l'impression... Avec ce retour aux anciennes amours, cela m'a obligé à un choix difficile sur plus d'une centaine de titres. Il a donc fallu éla-

guer parmi mes chansons intermédiaires et parmi les nouvelles pour en



01/2003 (Ph. F. Vermet/Chorus)

arriver aux vingt-six ou vingt-huit du spectacle...

– Quels sentiments cette formule de résidence chanson – aboutissant à la création d'un nouveau spectacle – t'inspire-t-elle ?

– C'est colossal, aujourd'hui, pour monter un spectacle, de pouvoir disposer d'un théâtre et de son équipe technique, de musiciens et d'un metteur en scène pendant trois semaines. Mais la chanson est assez vivace pour résister sans ce type de soutien.

J'appréhende toujours un peu, en effet, la culture florale en matière de chanson parce que les artistes – qu'ils soient coquelicots ou pissenlits... – ne se cultivent pas en serre comme les plantes. La plupart du temps, le talent est le fait d'artistes atypiques. Mais il est formidable qu'ils puissent bénéficier aussi d'une aide à un moment ou à un autre. C'est le cas pour moi cette fois, après Allain Leprest et Juliette, entre autres, qui m'ont déjà précédé au Théâtre Antoine-Vitez ; à Ivry qui est un peu ma seconde patrie puisque Allain y habite...

Mots d'amour

– Avec Allain, vous vous connaissez et vous travaillez régulièrement ensemble depuis 1985. Même s'il ne signe qu'un texte dans ton nouvel album, puisque te voilà désormais auteur à part entière, vous continuez d'entretenir une relation exceptionnelle... Comme si vous n'en finissiez pas de vous surprendre.

– Je n'arrive pas à établir la liste des chansons que nous avons faites, ensemble, pour lui, pour moi ou pour d'autres ! Je l'aime beaucoup et ce serait un péché, côtoyant un tel mec, de ne pas s'en servir... [rire] au sens artistique du mot ! Etant jumeaux de vécu et de milieu social, nous aurions vite fait le tour de nos deux nombrils, mais la vie d'Allain est tellement opposée à la mienne que ce choc détonant – parfaitement compris et assimilé par l'un et l'autre – fait qu'on a toujours quelque chose à échanger !

de passage

Ses mots, qui émarginent à un autre imaginaire que le mien, me surprennent sans cesse. Allain Leprest est l'un de ces êtres rares, dans la vie comme dans l'inspiration... Il faut le voir débarquer avec de nouveaux textes, sortir deux bouts de papier de sa poche gauche, trois autres chiffonnés de sa poche droite, avec un refrain noté sur un paquet de clopes et la suite qu'il finit par retrouver quelque part avec ses lunettes... cassées ! Je rassemble alors le tout dans mon ordinateur, ça le rassure... et ça permettra de le retrouver le moment venu.

– Tel un clin d'œil, également, chez Créon Music où tu te retrouves à présent, Gilbert Laffaille – autre artiste rare – vient de reprendre « Tom du Mali », une chanson que vous aviez faite ensemble et que tu avais enregistrée dès 1988...

– Au début des années 80, je me réveillais presque tous les jours avec sa chanson « Trucs et ficelles » diffusée sur France Inter... Nous nous sommes rencontrés plus tard et je ne rate aucun de ses nouveaux spectacles.

Nous partageons le même amour de l'écriture. Chez lui, chaque mot est

à sa place et j'imagine qu'il met beaucoup de temps à polir la rime. Je me reconnais là-dedans... et dans « Neuilly blues » : nous sommes deux bourgeois l'un et l'autre. Nés dans la ouate nous n'avons pas grandi dans les blocs de béton. Mes révoltes tardives se sont greffées autour de ça. Plus intérieures, plus introspectives, teintées de la pudeur des bourgeois. Je pense du reste que des chansons comme « Ma sœur Anne » de Louis Chedid ou « Lily » de Pierre Perret sont beaucoup plus efficaces et poussent davantage à la tolérance que certaines manif. Elles ont pour atout de n'avoir pas été écrites par des gens de parti, roulant pour...

Chanteurs de parti ou de pouvoir m'agacent tout autant !

Bulletin de santé

– Justement, quelle est aujourd'hui ton humeur à l'égard de la chanson ? Ton avis sur son bulletin de santé ?

– Je réponds à ceux qui me demandent comment elle va qu'elle va bien... pour ceux qui savent où la trouver. Il suffit d'un brin de curiosité... Cela dit, la chanson est le fait d'un contemporain qui écrit pour ses contemporains. Tant mieux si elle dépasse ces limites mais la chanson n'est pas faite pour cela. On n'écrit pas pour la postérité, mais pour l'immédiat, pour le spectacle du jour.

On a besoin d'un toubib par quartier, de fabricants de trombones ou de règles à calculer – le monde serait invivable sans créateurs de toutes disciplines –, mais on n'a pas précisément besoin de l'un ou de l'autre. Quand un chanteur s'arrête, on n'en parle plus et tout le monde s'en passe... Il faut se battre pour continuer simplement d'exister dans ce métier, continuer de tracer soi-même le chemin sur lequel on a envie d'avancer.

Propos recueillis par
Marc LEGRAS

Contact scène : Abacaba, Catherine Huberty, 116, rue des Pyrénées, 75020 Paris (tél. 01.40.09.50.10, fax 01.40.09.70.31).



(Ph. F. Verhett)